

1

Buenos Aires, août 2018

Ma grand-mère était une grande connaisseuse de la mort. En tant que Mexicaine, elle entretenait une relation intime, presque charnelle, avec l'art de mourir. *La squelettique, la putain, la faucheuse*, autant de surnoms dérisoires qu'elle donnait à la mort, comme si cela avait le pouvoir de l'offenser et de la garder à distance. Mais ce genre de stratégie ne peut empêcher l'inévitable.

— Je ne serai plus de la partie très longtemps, ma petite, me murmura-t-elle alors que je posais ma main sur la sienne. La squelettique n'est plus très loin, je l'ai aperçue. Tu ne la ressens pas ? me demanda-t-elle de sa petite voix, d'habitude si puissante, mais qui avait perdu en intensité pour se muer en une faible onde sonore.

Une odeur d'agrumes planait dans l'air. Sur la table de chevet reposait une carafe d'eau, dans laquelle flottaient des rondelles d'orange et des morceaux de gingembre. L'odeur qui s'en dégageait me ramenait tout droit en enfance. Je me revoyais aux côtés de ma grand-mère, dans sa cuisine, à suivre chacune de ses instructions à la lettre : couper de fines lamelles de citron et de pamplemousse, réaliser des mélanges de romarin, de laurier, de thym et de menthe pour créer des monticules pouvant tenir au creux de ma main, et piler des gousses de vanille et de cannelle dans le mortier en pierre, jusqu'à ce que leur texture s'apparente à celle du sable. L'alchimiste qui m'avait appris à réaliser ces mélanges

d'arômes naturels se trouvait dans ce lit, appuyée sur des oreillers blancs et bordée par l'une de ces couvertures en laine violette, que l'on retrouvait sur chacun des lits de la maison de retraite.

— J'espère que mon voyage sera joyeux et, cette fois, j'espère ne pas revenir, insista-t-elle.

Je ne sus pas quoi répondre. Je me contentai donc de serrer sa main osseuse, que le temps avait réduite à la taille de celle d'une enfant, avant d'apercevoir un pot de crème près de la carafe d'eau. J'ouvris le pot avec précaution avant d'y tremper mes doigts et, de ma main libre, soulevai sa couverture violette et sa chemise de nuit.

Malgré l'âge, les jambes de ma grand-mère avaient conservé leur forme et leur tonicité. Elle affirmait toujours qu'elle avait des jambes de danseuse, et personne ne pouvait le nier. Les années avaient décoloré sa peau brune, laissant apparaître ses veines qui formaient un enchevêtrement de ruisseaux qui s'étendait des chevilles jusqu'aux cuisses, en passant par le côté de ses genoux. Je suivis le cours de ses veines pour appliquer la crème hydratante et, lorsque ses jambes en furent imbibées, j'entrepris de les masser avec la paume de mes mains, lentement, mais fermement. Je m'attardai sur chaque muscle, chaque pore, chaque centimètre carré de sa peau. Mes mains s'arrêtèrent sur la tache de naissance qui ornait le côté de sa cuisse droite, juste au-dessus du genou, représentant un ovale pas plus grand qu'une pièce de monnaie. Ma grand-mère portait toujours des jupes qui recouvraient sa tache de naissance, mais dévoilaient la courbe parfaite de ses mollets. La longueur idéale. Les soirs d'été, ses chemises de nuit en mousseline laissaient entrevoir cette marque qui, à mes yeux d'enfant, rendait cette femme si spéciale.

Alors que je traçais, du bout de l'index, le contour de cette tache couleur chocolat noir, je me souvins de la réaction

de ma grand-mère lorsque, très jeune, je lui avais demandé d'où venait cette marque sur sa jambe. D'un geste vif, elle avait réajusté sa robe pour venir la cacher, comme si je venais de la surprendre en train de commettre un péché. Elle avait baissé les yeux avant de me raconter, dans un murmure, qu'un groupe de chasseurs avaient autrefois fait halte devant un immense rocher situé sur la colline de San Pedro Mixtepec, dans son Oaxaca natal. Sur ce rocher se dessinait la silhouette d'une autochtone, dont le corps n'était couvert que de ses longues tresses. Juste à côté se trouvait une énorme quantité de plomb. Le groupe de chasseurs, déterminé, récupéra le plomb afin de pouvoir le transformer en balles. La rumeur se répandit comme toute rumeur se répand, en passant par le bouche-à-oreille. Des groupes de pèlerinages se formèrent, car tous souhaitèrent découvrir l'autochtone magique, perchée sur son rocher. Mais le bruit courut que les hommes s'aventurant en haut de cette colline n'en revenaient jamais. Chaque nuit, les villageois juraient entendre les cris de détresse des disparus. Seul l'un d'entre eux en réchappa. Le regard encore empreint de panique, il racontait à qui voulait l'entendre que l'autochtone aux tresses, marquée d'une tache à la jambe, était une créature démoniaque. Ma grand-mère affirmait qu'elle était une descendante directe de cette femme. Je croyais tellement à cette histoire que, pendant longtemps, je m'étais dessiné la même tache à l'aide d'un marqueur couleur café. C'était la seule solution que j'avais trouvée pour appartenir à cette lignée et conserver l'héritage de ma grand-mère. Une solution très peu efficace puisque la tache disparaissait chaque soir, avec un peu d'eau et de savon.

— Il est temps, Paloma. Il faut la laisser partir, me murmura l'une des infirmières en posant délicatement sa main sur mon épaule.

Nayeli Cruz, ma grand-mère, l'autochtone magique, rendit son dernier souffle à l'âge de quatre-vingt-douze ans, sans que je puisse terminer d'étaler la crème hydratante sur ses jambes de danseuse.

2

Tehuantepec, décembre 1939

Comme chaque matin, quelques secondes avant d'ouvrir les yeux et d'émerger de cet instant oscillant entre rêve et réalité, Nayeli étira son bras et tâtonna, du bout des doigts, de l'autre côté du lit. Elle ne pouvait concevoir l'idée de commencer la journée sans d'abord poser la main sur la joue chaleureuse de sa sœur aînée. Même si elles avaient trois ans d'écart, beaucoup pensaient qu'elles étaient jumelles. Elles possédaient toutes deux des jambes élancées malgré leurs cuisses arrondies, des hanches larges, d'épais cheveux noirs – parfaitement lisses et brillants qui tombaient comme un rideau de soie sur leur taille menue – ainsi que des lèvres veloutées dont les commissures retroussées donnaient l'impression qu'elles souriaient sans cesse, bien que ce ne fût pourtant pas souvent le cas. C'étaient leurs yeux qui les différenciaient. Ceux de Rosa étaient en amande et leur couleur brune s'apparentait à celle de la rivière de Tehuantepec, alors que Nayeli avait de grands yeux ronds dont le vert rappelait les feuilles de nopal qui poussait dans la colline. « Le sang des Tehuanas est un parfait mélange entre toutes les origines du monde », affirmait toujours Ana dès lors que quelqu'un semblait dubitatif face aux yeux clairs de sa fille.

Rosa possédait le don de se mouvoir, son corps semblait toujours danser sur une musique qu'elle seule pouvait entendre. De nombreux passants l'observaient depuis son

étal au marché, certains avec discrétion, d'autres avec plus d'insistance. Ils la regardaient disposer les fruits à l'aide de ses longs doigts fins, comme si cette simple tâche constituait un véritable spectacle. Elle commençait par placer les bananes, les mangues, les figues et les prunes au creux de sa jupe fleurie puis, avec un chiffon en coton, elle les nettoyait avec la délicatesse d'une mère s'occupant de son enfant, avant de les déposer dans leur panier respectif.

Les deux sœurs partageaient la même chambre depuis leur plus jeune âge, la plus grande et la plus spacieuse de leur maison construite en adobe, sur le terrain de la famille Cruz. Cette décision avait été prise par leur père, Miguel, après qu'une terrible fièvre ait failli coûter la vie à la petite Nayeli. C'était un homme plein d'énergie, mais discret, qui n'avait jamais besoin de hausser le ton pour se faire respecter. Chacun de ses silences était lourd de sens et personne n'osait jamais le contredire.

Ils avaient tout essayé pour la sauver, mais rien ne semblait pouvoir rétablir la fillette. Ni leur offrande, constituée de trois poules en terre cuite, à Leraa Queche, ni les bougies allumées nuit et jour pour Nonachi, ni même l'intercession entre un chaman et les divinités célestes. Comme une braise, le corps de la petite Nayeli était brûlant et elle n'était plus qu'une boule de chair et de sang qui cherchait désespérément à guérir. Ce fut Rosa, alors âgée de six ans, qui trouva la solution.

— Une femme aux cheveux blancs m'a offert ceci pour Nayeli, dit-elle d'une voix fluette, alors qu'elle tendait un petit panier d'osier.

Ses parents, Ana et Miguel, sortirent le mélange collant à base de résine de copal qu'ils trouvèrent dans le panier, puis se tournèrent vers leur fille aînée, en quête de réponses. La jeune fille poursuivit :

— Elle m'a expliqué qu'il fallait embraser ce morceau de résine, puis approcher la fumée blanche de Nayeli.

Elle avait parlé avec tant d'assurance que ses parents ne remirent pas sa parole en question. Leur désespoir était tel qu'ils ne remarquèrent même pas que Rosa portait sa tenue de fête. Elle était vêtue d'une jupe et d'un *huipil*¹ orné de fleurs, brodées en fils rouges et dorées, et ses pieds, habituellement nus, étaient chaussés de *huaraches*² en cuir.

Juana, leur marraine, courut chez elle pour y récupérer un récipient en pierre, qu'elle utilisait normalement pour moudre des graines. Ils y étalèrent une partie de la résine, puis formèrent une boule difforme avec ce qui en restait afin de la placer au centre du récipient. Miguel alluma un petit charbon et le plongea dedans. Ils ne comprenaient pas où Rosa trouvait la force de porter le bébé dans ses bras, mais n'osaient pas remettre en question ce qui semblait être le destin. À ce moment précis, c'était elle qui possédait le savoir et le pouvoir.

L'odeur de copal envahissait le séjour à mesure que la fumée blanchâtre se répandait, emplissant les poumons de chacun. Rosa installa Nayeli sur le sol, sur une couverture en coton aux imprimés bleu et jaune. En un instant, les effluves de fumée se rassemblèrent pour former un nuage compact, venant envelopper le bébé, tel un manteau tombé du ciel. Personne n'osait bouger, craignant que le moindre mouvement vienne rompre le charme. Même Rosa, qui était pourtant la seule à apporter quelques certitudes au milieu de tout ce malheur, restait les pieds cloués au sol.

Le cri perçant de Nayeli les fit tous sursauter. Le nuage disparut soudainement, sans laisser aucune trace. Leur mère et leur marraine se couvrirent simultanément les yeux, l'une avec le bas de son *huipil* et l'autre avec sa jupe. Aucune d'elles ne voulait vérifier ce qui était advenu du bébé. Miguel n'avait pas osé regarder la scène, préférant se

1. Vêtement traditionnel orné de motifs colorés et de broderies, porté par les femmes d'Amérique centrale, notamment au Mexique.

2. Sandales d'origine mexicaine, conçues pour être respirantes et légères.

concentrer sur le pont en acier qui reliait les deux rives du fleuve de Tehuantepec, visible depuis leur fenêtre. Il garda cette même position, les yeux toujours fixés sur le pont, comme si la simple intensité de son regard avait le pouvoir de le détruire.

— Regardez ! Elle n'est plus brûlante comme la braise ! s'exclama Rosa en prenant Nayeli dans ses bras. Elle sourit ! Regardez ! Ma sœur a retrouvé le sourire !

Lorsque leur mère, leur marraine et leur père se ruèrent vers Nayeli, celle-ci ne souriait plus, mais sa fièvre avait bel et bien disparu et sa poitrine ne se soulevait plus comme celle d'un animal blessé.

— Tu as sauvé ta sœur Rosa, s'émerveilla Miguel. À compter de ce jour, tu seras son ange gardien, sa protectrice. Vous dormirez ensemble dans la grande chambre, pour que tu puisses la défendre face aux démons et aux jaguars qui rôdent parfois.

L'aînée de la famille prit son père au pied de la lettre. Avec les années, elle se transforma en un véritable talisman : elle était la dernière personne que Nayeli devait toucher avant de s'endormir, et la première en se levant. Mais ce matin-là, elle ne réussit pas à trouver la chaleur du corps de Rosa. Nayeli essaya d'étendre davantage son bras, mais toujours rien. Elle n'eut d'autre solution que d'ouvrir les yeux afin de constater ce qu'elle soupçonnait déjà : sa sœur n'était plus dans le lit à ses côtés. À sa place, elle trouva une noix de coco enveloppée dans un tissu blanc à rayures bleues et rouges.

— Maman, maman ! s'écria Nayeli, alors qu'elle se ruait dans l'immense couloir qui reliait toutes les chambres de la maison.

Elle était pieds nus, ne portant qu'une simple chemise de nuit blanche, et serrait contre elle la noix de coco et le tissu laissé par sa sœur.

— Pourquoi est-ce que Rosa m'a laissé ce cadeau, alors que ce n'est même pas ma fête ?

Ana leva à peine les yeux lorsque sa plus jeune fille fit irruption dans la pièce. Elle resta silencieuse, continuant de se balancer sur sa chaise en osier, les lèvres pincées et les bras croisés sur son ventre. On aurait dit une enfant capricieuse, à qui l'on venait de confisquer ses sucreries. Nayeli ne se souvenait pas de la dernière fois où elle avait vu sa mère assise, sans que ses mains soient occupées à cuisiner, à broder des *huipils* ou à tresser des paniers de toutes sortes. Seul le fracas de la noix de coco s'écrasant au sol la fit sursauter. En sentant son jus couler entre ses orteils, Nayeli comprit que le fruit s'était fissuré.

Il lui avait échappé des mains lorsque la petite fille s'était aperçue que sa mère portait sa tenue de fête. Elle n'en possédait qu'une, qu'elle ressortait pour la fête du saint patron, pour les veillées et pour les messes importantes, ou pour faire ses adieux aux défunts. Cette tenue se composait d'un *huipil* de mousseline à manches courtes, brodé de fleurs et de feuilles en fils violets et rouges, ainsi que d'une jupe en velours assortie, avec un volant en dentelle lisse et amidonnée. À son cou pendait un doublon en or et, pour couronner cette image majestueuse, ses cheveux étaient couverts par une coiffe traditionnelle, dont les multiples plis de dentelle encadraient parfaitement son visage, lui donnant des allures de guerrière.

— Maman, insista Nayeli, d'une voix plus calme. Où est Rosa ? Pourquoi est-ce que tu portes ta tenue de fête ?

— Pedro l'a prise, ma fille, lui murmura-t-elle.

Miguel s'approcha de sa fille cadette et caressa tendrement ses longs cheveux noirs qui lui tombaient dans le dos.

— C'est la tradition Nayeli, expliqua-t-il. Ta sœur est maintenant en âge de fonder sa propre famille. Ta marraine Juana, tes tantes et tes cousines sont déjà chez Pedro Galván afin d'attester que Rosa est digne d'entrer dans leur famille.

Nayeli aurait pu hurler que sa sœur n'était pas amoureuse de Pedro, qu'elle était trop jeune pour penser à fonder sa propre famille et qu'il fallait absolument éviter ce mariage. Pourtant, elle préféra piétiner les restes de noix de coco dispersés au sol, claquer la porte, puis courir aussi vite que possible jusqu'à la maison où vivaient Pedro et sa famille.

Elle décida de prendre un raccourci par la berge, et passa sous le regard stupéfait des femmes à moitié nues qui se baignaient tout en lavant leur linge, se demandant quel diable pouvait bien poursuivre cette petite fille aux yeux verts.

La maison de la famille Galván était spacieuse, avec des murs en briques apparentes et un toit mélangeant chaume et tuiles. Ils avaient migré dans l'isthme de Tehuantepec en 1931, quelques jours après avoir tout perdu à la suite du tremblement de terre qui avait dévasté Oaxaca. Ce séisme n'avait pas seulement détruit la ville, il avait aussi emporté le statut social de la famille Galván. Eux qui étaient très riches devinrent de simples marchands de fruits et légumes. Ils n'avaient jamais pu oublier cette tragédie, et se souvenaient encore du moment exact où une partie du toit s'était effondrée et où les murs s'étaient fissurés, comme s'ils n'étaient faits que de papier. Ils pouvaient encore entendre les cris des voisins, mélangés au craquement de la terre et au chaos causé par l'effondrement du clocher de l'église Saint-François. Le père, la mère et leurs enfants avaient réussi à rejoindre la rue et s'étaient agenouillés, promettant au Tout-Puissant qu'ils ne se plaindraient plus jamais de rien s'ils parvenaient à survivre. Toute la famille Galván en avait réchappé et avait tenu sa promesse – tous sauf Pedro, qui ne se rappelait pas avoir promis quoi que ce soit.

C'était leur marraine, Juana, qui dirigeait la cérémonie. Elle avait obtenu ce privilège grâce à son passé dédié à l'inhumation des plus humbles. Juana connaissait les anciennes traditions sur le bout des doigts, que ce soit pour honorer les morts ou pour superviser le rituel de vérification de la virgi-

nité zapotèque. Derrière elle, ses sœurs, Josefa et Leticia, faisaient leur part en parsemant Rosa de pétales de fleurs rouges et de confettis. Celle-ci les observait depuis le lit, un sourire triste sur les lèvres. On lui avait également orné la tête d'un foulard vermillon.

— Tu es bien ici de ton plein gré, ma petite ? lui demanda Juana.

Rosa s'assit sur le lit, s'adossa au mur et croisa ses bras sur sa poitrine. De l'autre côté de la fenêtre, Nayeli se demandait ce qui se passait dans la tête de sa grande sœur et quelle serait sa réponse.

— Oui, marraine, déclara Rosa avec assurance.

Ses joues s'empourprèrent tandis que des larmes s'accumulaient dans ses yeux bruns – ses cils jouant le rôle de barrage pour les empêcher de couler. Ses épaules découvertes étaient prises de tremblement, et même ses cheveux, d'habitude si brillants, semblaient se ternir. Dès le premier coup d'œil, Nayeli sut que Rosa était en train de mentir.

Rapidement, la pièce s'emplit de conseils matrimoniaux délivrés par les femmes qui entouraient Rosa. « Ce n'est pas bien que tu te sois enfuie avec ton fiancé, mais il faut comprendre que c'est la tradition. » « Désormais, tu fais partie d'une nouvelle famille, que tu te dois de respecter et d'aimer. » « Tu ne dois surtout pas manquer de respect à ton mari ni à tes aînés. » « Tu devras éduquer tes enfants dans le travail et l'effort. » « Tu ne devras pas tarder à donner la vie, c'est un don que nous devons accomplir en tant que femmes. » Autant de mots qui n'arrivaient pas aux oreilles de Rosa.

Nayeli savait qu'elle devait venir en aide à sa sœur, elle devait lui sauver la vie. Elle le lui devait bien. Elle s'éloigna de la fenêtre puis, sur la pointe des pieds, fit le tour de la maison. Elle contourna les paniers de fruits et de légumes du jardin qui devaient être vendus au marché, et esquiva la structure en feuilles de bananier qui, rangée sur des

planches de bambou, contenait deux fois plus de marchandises que les paniers. Elle s'arrêta quelques secondes devant une petite porte qui devait mener à la cuisine des Galván. Son ventre gargouilla à l'odeur du pain frais et des *tamales*¹ fraîchement sortis du four. Dans la précipitation, elle avait oublié de prendre son petit déjeuner.

Arrivée devant la porte principale, celle dont l'encadrement était vert, elle entra avec une telle assurance qu'aucune des femmes assises dans l'entrée ne lui prêta attention. Elles restèrent absorbées par leurs occupations, certaines épluchant des fruits tandis que d'autres confectionnaient des couronnes de roses rouges. Nayeli se dirigea vers un couloir sombre. La lumière du soleil, qui éclairait pourtant toutes les pièces de la maison, ne semblait pas atteindre ce passage dont les murs en adobe étaient particulièrement humides. Elle reconnut la chambre qu'elle avait aperçue depuis la fenêtre, s'y glissa discrètement et alla se placer dans un coin.

Toujours sur le lit, Rosa tendit à Juana un foulard blanc sur lequel on pouvait observer des taches rouges. Leurs marraine, tantes et cousines semblaient euphoriques, ne pouvant s'empêcher de s'exclamer tout en applaudissant. Elles ne tardèrent pas à quitter la pièce. En tête, Juana portait dans ses bras le foulard taché du sang virginal de Rosa, comme si elle portait un nouveau-né.

— Que fais-tu ici petite sœur ? demanda Rosa dès qu'elles ne furent que toutes les deux.

— C'est plutôt à moi de te poser la question. Habille-toi et on rentre à la maison ! ordonna Nayeli.

Elle récupéra la jupe et le *huipil* de Rosa qui avaient été jetés en boule sur le sol et les lança vers le lit.

— Allez, habille-toi ! insista-t-elle.

1. Plat typique du Mexique qui se présente sous la forme d'une papillote en feuille de maïs. Selon la garniture, il peut aussi bien se manger sucré que salé.

— Viens me voir, ma petite, répliqua l'aînée, avec un ton maternel.

À ce moment précis, Nayeli comprit qu'elle venait de perdre sa sœur. Néanmoins, elle obéit et alla s'asseoir à ses côtés, avec l'attitude de quelqu'un allant rendre visite à une personne malade. Rosa prit ses mains dans les siennes et les embrassa avant de déclarer :

— Tu dois t'en aller.

Nayeli ouvrit la bouche pour protester, mais Rosa posa son index sur ses lèvres et continua :

— J'ai déjà été promise à Pedro Galván, je lui ai offert mon corps en échange du tien. Mais tu n'es toujours pas sauvée. Bientôt, son frère Daniel voudra t'avoir.

— De quoi est-ce que tu parles ? Je ne comprends pas.

— Tu es une Tehuana aux yeux verts, Nayeli. Cela a beaucoup d'importance pour la famille Galván. Ils sont persuadés que cela leur rendra le statut social qu'ils ont perdu il y a maintenant longtemps.

— Notre famille ne le permettrait pas. Allez, viens, on s'en va.

— Moi, je reste, insista Rosa. C'est avec Pedro que je vais fonder une famille.

— Mais tu ne l'aimes pas, dit Nayeli, au bord des larmes.

Toujours nue, Rosa descendit du lit. Plusieurs bleus sur ses cuisses attestaient que le consentement n'avait pas été respecté au cours de la nuit qu'elle avait passée avec Pedro. Elle se dirigea lentement vers sa tenue de Tehuana. Malgré sa gêne et sa contrariété, ses mouvements restaient gracieux et dansants, comme si son corps caressait l'air qui l'entourait.

Elle enfila, en silence, sa jupe et son *huipil*. Elle sépara ses cheveux en deux parties, puis les tressa, sans même avoir besoin de se regarder dans un miroir. Alors qu'elle enroulait ses tresses avec un ruban violet sur le dessus de sa tête, elle remarqua que Nayeli, sa petite sœur, son plus beau trésor,

l'observait avec la même fascination qu'à son habitude. Elle ne put s'empêcher de sourire. Elle était soulagée de savoir que la perte de sa virginité n'avait pas diminué son magnétisme naturel. Elle essuya ses mains moites sur le pan de sa jupe et s'agenouilla devant sa sœur, qui était toujours assise sur le bord du lit.

— Tu as raison, ma petite, je ne suis pas amoureuse de Pedro. Mais sais-tu vraiment ce qu'est l'amour ? demanda-t-elle.

Nayeli secoua la tête tout en se mordant la lèvre inférieure pour s'empêcher de pleurer.

— L'amour, c'est une tragédie. Certains se l'imposent de leur plein gré, mais, parfois, ce sont les autres qui nous l'imposent. Dans tous les cas, ça ne rend pas heureux. L'amour heureux n'existe pas. Moi, je veux que tu sois heureuse, petite sœur. Alors, sauve-toi, et pars le plus loin possible.

— Jusqu'où, Rosa ?

Comme une cascade de mots, les questions se déversaient de la bouche de Nayeli. Elle savait que sa sœur ne se trompait jamais et elle avait une confiance aveugle en elle.

— Qu'est-ce que je vais dire à nos parents ? Et avec quel argent est-ce que je peux m'enfuir ? Je ne suis jamais allée plus loin que la colline.

Rosa serra ses mains dans les siennes et la regarda dans les yeux comme elle ne l'avait jamais fait auparavant. Elle retira avec précaution le collier qu'elle portait autour du cou et, tout en le passant autour de celui de sa sœur, elle lui dit :

— Ce talisman te gardera en sécurité. Tu n'es qu'une enfant, Nayeli. Et je ne permettrai pas que l'on te vole cela.

La décision était prise.